

NOTE V.

REVUE DE JANVIER.

Anton-Lizardo, 2 février.

Voici les dates des faits les plus intéressants qui ont eu lieu dans le mois qui vient de s'écouler.

1^{er} janvier. — Le président a prononcé un discours à l'ouverture de session du congrès. Ce discours, fort long et très-diffus, traite principalement de la guerre avec la France : les conférences du Jalapa y sont racontées en détail ; et à ce propos, les mots *honor, buenafè, nobleza, franca amistad*, ne sont pas épargnés. — La guerre que nous faisons au Mexique est appelée par le président *la plus scandaleuse des temps modernes*. Tout en voulant bien convenir que nous avons pris Ulua, le chef de la nation proclame en plein congrès les mensonges du 5 décembre, et ne craint pas de répéter la calomnie du général Santa-Anna qui a dit que l'amiral, en attaquant la Vera-Cruz, avait violé l'armistice (*el compromiso que se hallaba pendiente*). — Le discours se termine par beaucoup de belles paroles pour les neutres et en particulier pour l'Angleterre, et par un appel à l'union contre l'invasion étrangère. — Le Mexique, dit le président, ne peut manquer d'exciter, par sa résistance, *l'admiration de l'univers*.

Cette idée anime beaucoup les Mexicains ; ils sont comme ces vaniteux qui feraient je ne sais quelles folies pour attirer l'attention des gens.

4 janvier. — On a fait à Mexico un magnifique service, et il y a eu de grandes fêtes, en commémoration d'*Augustin Iturbide*, de ce général

qui, après avoir soulevé l'armée et fait proclamer l'indépendance, s'est emparé du pouvoir, a été nommé empereur, s'est fait chasser au bout d'une année, et n'a reparu sur le territoire mexicain que pour se faire fusiller au premier village.

8 janvier. — Le ministre plénipotentiaire anglais, M. Pakenham, est parti pour Mexico.

Le même jour, le gouvernement mexicain a publié un décret par lequel il ferme au commerce les ports de la côte orientale, ports parmi lesquels figure en première ligne celui de la Vera-Cruz.

L'amiral avait jusqu'ici persisté dans sa disposition à faire de la Vera-Cruz un port neutre pendant la guerre. — La convention du 28 novembre, qu'il avait spontanément offerte au général Rincon, et qui avait été acceptée par celui-ci, consacrait cet arrangement, et après le désarmement de la Vera-Cruz, nécessité par la non-ratification de cette convention, l'amiral avait de nouveau proposé au général Santa-Anna d'assurer à la ville de la Vera-Cruz cette neutralité, et de la débloquent. Mais le Mexique préfère être bloqué ; c'est là une affaire de goût sur laquelle on ne peut disputer, en sorte que devant le mauvais vouloir du cabinet mexicain, l'amiral a dû abandonner son projet.

11 janvier. — Les journaux depuis plusieurs jours s'occupent beaucoup de la correspondance qui s'est établie entre l'amiral et les chefs fédéralistes. — Le *Diario*, à ce propos, a trouvé le moyen de débiter beaucoup d'injures.

On envoie à Mexico le canon que nous avons amené sur le môle, le 5 décembre, et que nous avons pris dans une des redoutes qui flanquent la muraille de la ville. — C'est avec ce canon que le détachement conduit par Santa-Anna et ce général lui-même ont été si bien salués. On voulait d'abord faire passer cette pièce pour française. — Comme elle porte une marque espagnole, on y a renoncé, pour cause d'impossibilité ; le mensonge s'est transformé : ledit canon a seulement été repris (*recobrado*) sur nous. — On lui destine une place au Musée.

Des lettres écrites du camp de *Los Positos* (où se sont remises les troupes mexicaines depuis qu'elles ont dû abandonner la Vera-Cruz), donnent de fort tristes détails sur l'état des soldats qui y meu-

rent en grand nombre, faute de soins, de remèdes et de bonne nourriture.

12 janvier. — Départ des deux vaisseaux anglais l'*Edimburgh* et le *Cornwallis*.

14 janvier. — Le gouvernement tire parti, le mieux qu'il le peut, de l'état de guerre. Il prêche l'union. Il s'efforce de déconsidérer les fédéralistes en proclamant partout qu'ils font cause commune avec nous. Il prélève des impositions sous le nom de *dons volontaires*. Enfin, par une mesure récente, il trouve moyen de désarmer ceux qui lui sont suspects, sous le prétexte d'armer les défenseurs de la nation.

16 janvier. — Dans son rapport sur la journée du 5 décembre, le général Santa-Anna s'était attribué l'idée de mettre l'artillerie de la place hors de service, ce dont nous lui avions épargné la peine.

C'est sans doute pour donner quelque consistance à ce mensonge, dont les Mexicains, même les plus aveuglés, commencent à douter, que, par ordre du gouvernement, on travaille à faire sauter les épaulements des bastions de l'enceinte de la Vera-Cruz, du côté de la campagne. Ceux qui sont chargés de cette opération ne savent trop comment s'y prendre et ne l'ont pas beaucoup avancée. — Ils n'osent entrer dans les deux forts qui flanquent l'enceinte du côté de la mer; on leur en a signifié la défense et ils ne paraissent pas avoir envie de s'assurer si les canons du *Cuirassier* la feraient observer.

La ville est entièrement déserte; il n'y a qu'un faible détachement de Mexicains pour faire la police contre les voleurs. Les chevaux de ce détachement sont toujours sellés, bridés, prêts à emmener leurs cavaliers, à la première démonstration de débarquement.

La population s'est réfugiée en partie à Jalapa, et en partie à *Medellin*, petit village à cinq lieues de la Vera-Cruz. Ceux-ci sont fort misérables, la plupart sans abri et sans ressources; mais qu'importe au gouvernement?

18 janvier. — Le brig le *Saumon* est arrivé de France, apportant des dépêches que le *Vélocé* lui a remises à la Havane et qui sont en date du 29 novembre. — C'est le premier navire de guerre qui nous arrive depuis le 16 novembre: on ne nous gâte pas.

19 janvier. — Les dames mexicaines ne se montrent pas moins

animées contre les Français que les hommes. — Doit-on attribuer cette malveillance de leur part à des sentiments patriotiques, ou bien nous tiennent-elles rancune des sarcasmes de M. Michel Chevalier?

Quoi qu'il en soit, elles font aussi des discours, adressent des vers à Santa-Anna, se forment en *clubs* patriotiques, pour tresser des couronnes aux héros du 5 décembre et faire de la charpie pour l'hôpital de *Sangre* où ces héros meurent en assez grand nombre.

On annonce que Santa-Anna est rétabli de ses blessures. Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, la faute de ses médecins; car on ajoute que l'os de la jambe amputée dépasse les chairs de plus de deux pouces. — Santa-Anna a été nommé au commandement de l'armée d'avant-garde.

21 janvier. — On continue d'exécuter le décret d'expulsion. Le gouvernement, après le premier mouvement de colère, y a mis des tempéraments. Le terme a été reculé de quinze à soixante jours.

Le port d'Acapulco avait d'abord été désigné comme le seul point d'embarquement: cette décision était aussi absurde que cruelle, on y a renoncé et les Français ont pu venir s'embarquer ici. Quoique désarmés et tout inoffensifs qu'ils se montrent, on ne laisse pas que de les craindre, et le gouvernement mexicain a donné des ordres pour qu'ils ne puissent venir jusqu'à la Vera-Cruz avec leurs chevaux, ni s'y réunir en trop grand nombre. — On a profité de cette disposition pour les dépouiller, et plusieurs ont eu à se plaindre des mauvais traitements qu'ils ont éprouvés au camp de *Los Positos*.

L'esprit des réfugiés est d'ailleurs excellent; non pas qu'ils ne se plaignent, leur malheur et les privations qu'ils doivent endurer les justifient en cela; mais ils ont montré dans leur conduite, tant à Mexico que dans tout le reste de la république, une grande fermeté et beaucoup de modération.

On les reçoit ici, dans la forteresse, et à mesure qu'il se présente des moyens de transport, on les dirige, selon leur désir, sur la Havane ou sur la Nouvelle-Orléans. — Il n'en reste plus qu'un fort petit nombre, et malgré l'insistance avec laquelle les opinions les plus exagérées réclament l'exécution du décret d'expulsion, et les nouveaux ordres que le gouverneur a donnés pour la fermeture des magasins français, etc..., il

ne paraît pas pourtant qu'il doive encore sortir de la république beaucoup de nos compatriotes. On peut évaluer à quatre cent cinquante environ, le nombre de ceux qui ont quitté le Mexique.

On dit que le cabinet mexicain commence à être effrayé, pour l'avenir, des conséquences de la mesure désespérée qu'il a prise, un peu à la légère, et qu'il offre aujourd'hui à beaucoup de Français la facilité de rester. Le plus grand nombre en profite.

23 janvier. — Nous venons d'apprendre que le général Santa-Anna est nommé président intérimaire.

Hier le général Arista, qui avait été fait prisonnier à la Vera-Cruz, le 5 décembre, a été mis en liberté. — Il a résidé, jusque là, fort obscurément à bord de la *Gloire*.

C'est un homme d'une physionomie plutôt de race saxonne que de race espagnole; froid et réservé dans ses manières. — Ses opinions sont fort en faveur du centralisme; il s'était trouvé autrefois en opposition avec Santa-Anna; mais ces deux généraux avaient abjuré leur inimitié commune lors de la nomination de Santa-Anna au commandement de la Vera-Cruz, avant le 5 décembre. — Le général Arista a pensé que cette inimitié s'était réveillée chez Santa-Anna, depuis la glorieuse journée, et quoique l'amiral lui ait proposé, dès le commencement de sa captivité, de lui rendre sa liberté, il l'a refusée; craignant, disait-il, que son ennemi, déjà fort puissant, ne lui fît un mauvais parti; que lui Arista est devenu *afrancesado*. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette assertion, Arista a réclamé, il y a peu de jours, le bénéfice de la proposition qui lui avait été faite et on l'a mis en liberté hier matin, moyennant qu'il a donné sa parole de ne point servir contre nous. Point fort intéressant!

Il s'est montré, en paroles, fort reconnaissant du traitement qu'il a reçu et doit, en paroles, travailler à éclairer l'opinion. Paroles, peut-être?

27 janvier. — Il vient de paraître une longue brochure de M. Cuevas sur sa conduite pendant les conférences de Jalapa. Si ce que dit M. Cuevas est vrai, il doit avoir bien raison. C'est, du reste, l'œuvre d'un ancien procureur; beaucoup de paroles et de subtilités.

NOTE VI.

NÉGOCIATIONS.

Anton-Lizardo, 25 février 1839

C'est le 8 janvier que le ministre plénipotentiaire anglais, M. Pakenham, est parti pour Mexico.

Avant de quitter la Vera-Cruz, M. Pakenham avait eu une entrevue avec le général Santa-Anna, dont on pouvait prévoir déjà l'influence sur les affaires. Si ce qu'on dit de cette entrevue est vrai (et j'ai quelques raisons de croire qu'il en est ainsi), le caractère du chef mexicain ne se serait pas démenti dans cette occasion. Il aurait laissé entendre à M. Pakenham qu'il sait bien que la paix serait avantageuse à son pays, mais que cette paix a contre elle un parti puissant; que pour lui, il n'entend s'y employer qu'autant qu'il ne devra pas en résulter de sa part un trop grand sacrifice de popularité, et que cette paix ne contrariera pas ses autres projets.

M. Pakenham a pu se convaincre, pendant la route, des sentiments hostiles aux étrangers que continue de nourrir la population mexicaine. A Puebla, il a été accueilli par les cris de, « *Meurent tous les étrangers!* » et pour éviter d'être lapidé, il a dû, ainsi que les personnes de sa suite, se réfugier dans un corps-de-garde.

En arrivant à Mexico, où il est fort connu, il a été, personnellement, bien reçu par ses nombreuses connaissances. Son caractère bienveillant, le long séjour qu'il a fait dans cette capitale, ses relations nombreuses lui ont, dès longtemps, concilié beaucoup d'amis. Mais dès qu'il a voulu aborder la mission de conciliation dont il est chargé,

on l'a arrêté tout d'abord, en lui disant qu'on ne pouvait l'écouter et que tout arrangement était impossible. Il n'a rencontré partout que résistance à cet égard, et dans le parti prêtre qui poursuit ses visées, et dans le parti militaire qui raffole d'une guerre où il espère acquérir de l'importance, et dans le gouvernement qui n'est pas assez fort pour diriger des opinions qu'il a lui-même contribué à égarer.

On comprend qu'au milieu de pareilles dispositions, la diplomatie n'a pu marcher que fort lentement. — Les efforts personnels de M. Pakenham auraient même, et sans aucun doute, été sans effet, si la nomination de Santa-Anna à la présidence intérimaire n'était pas survenue. On a pu connaître dès-lors que le gouvernement mexicain commençait à parler, et que, par conséquent, il se sentait assez fort de la popularité de Santa-Anna, de son influence sur le parti prêtre et sur l'armée pour oser modifier un langage jusque-là si superbe. Cependant, dès le début, il a été facile de voir que le gouvernement n'y allait qu'avec précaution et en sondant le terrain, et que, pour cela, il rentrait dans ce système de temporisation et de longueurs qui est le trait de la diplomatie mexicaine.

Le cabinet voyait de grandes difficultés à traiter avec l'amiral. Faute de mieux, il mettait en avant les relations avec les fédéralistes et surtout une certaine lettre de l'amiral au général Urrea, lettre assez sévère dans ses termes à l'égard du cabinet centraliste et qui a été répétée par plusieurs journaux des Etats-Unis, ainsi que par les organes du parti fédéraliste.

A cet obstacle contre la reprise des négociations, le cabinet mexicain en ajoutait un autre : c'est que l'amiral, en commençant le premier les hostilités, avait abandonné sa mission pacifique et ne pouvait plus conclure la paix.

Malgré ces difficultés, dont il n'était pas facile de voir comment on se tirerait plus tard, le gouvernement fit peu après des ouvertures au congrès, sans doute pour essayer sa bonne volonté. — Dans les premiers jours de février, le ministre des affaires étrangères, M. de Gorostiza, donna connaissance aux chambres de la proposition que M. Pakenham avait faite au cabinet d'employer ses bons offices pour amener un accommodement. On trouve dans le discours du ministre

un passage remarquable et qui doit être souligné. Après avoir dit que le gouvernement de S. M. B. s'est empressé d'envoyer un plénipotentiaire avec une mission de conciliation et de paix, M. de Gorostiza (le ministre des relations extérieures) ajoutait qu'une escadre l'accompagnait, mais que, « *par malheur, elle arriva tard* » (por desgracia 'llego tarde); grand inconvénient, il est vrai! — Ce passage laisse connaître quelles étaient les espérances du gouvernement mexicain et donne à penser sur les résultats qu'aurait pu avoir un retard, si l'amiral s'était laissé prendre au leurre du système dilatoire de Jalapa.

Santa-Anna étant arrivé peu après à Mexico, les négociations ont commencé à marcher. Les difficultés qu'on avait posées d'abord comme des barrières à l'ouverture des négociations, ont été levées successivement. L'adresse avec laquelle a su agir le cabinet mexicain en cette circonstance, mérite même qu'on s'y arrête un instant.

On aurait pu croire d'abord, d'après les plaintes si amères du gouvernement, que les relations des fédéralistes seraient un grand obstacle. Dès le début de sa correspondance avec le général Urrea, l'amiral avait traité le cabinet centraliste comme il le méritait, c'est-à-dire fort mal; la presse officielle s'en était montrée fort irritée. On savait bien que pas un mot de la correspondance de l'amiral avec le général Urrea ne serait rétracté, et que l'amiral avait dit au gouvernement « tant pis pour vous si vous méritez un jugement si sévère. » Il me paraissait donc très-difficile de résoudre cette difficulté.

Le cabinet mexicain ne s'est pas montré si embarrassé. Il avait posé cette objection comme moyen dilatoire; quand il en a été temps, voici comment il s'en est tiré :

Un jour, il a demandé à M. Pakenham si, en pareille circonstance, l'Angleterre demeurerait satisfaite des explications données par l'amiral, qui n'en donnait pas du tout. M. Pakenham n'avait aucune raison pour dire *non*, et plusieurs pour dire *oui*. Sur son affirmation, tout a été dit et l'on a passé à une autre difficulté.

Cette autre difficulté ne paraissait pas moins difficile à résoudre. « En faisant la guerre, avait-on dit, l'amiral a dépouillé son caractère pacifique et il ne peut plus faire la paix. » — Il semblait dès-lors qu'on ne voulait pas traiter avec lui et que l'on regardait cela comme une impossi-

bilité. — Point du tout. — Le moment venu, le gouvernement mexicain a dit que, pour lever cette difficulté, il suffisait que l'amiral déclarât qu'il n'avait pas abandonné sa mission de paix, et il ajoutait que, sur cette déclaration, on était tout disposé à renouer les négociations avec lui.

Ainsi ont été écartées des objections posées d'abord comme de graves difficultés, mais qui réellement, et comme on a pu le voir depuis, n'avaient pour but que de sonder les dispositions de l'amiral, de chercher à obtenir de lui quelques déclarations avantageuses ou quelques rétractations dont on aurait tiré parti, et enfin, qui étaient le prétexte de temporisations pendant lesquelles on travaillait le congrès au nom du nouveau président intérimaire.

Pendant ce manège diplomatique, Santa-Anna s'est traîné de la Vera-Cruz à Mexico, s'arrêtant à chaque ville, à cause de ses blessures qui sont fort mal guéries. On lui a fait partout des ovations officielles ; mais on a dit que la masse de la population, déjà désabusée sur ce qui s'est passé, et se souvenant d'ailleurs de la présidence de 1834 et du Texas, ne s'est mêlée à ces réceptions et à ces ovations, *commandées*, qu'avec beaucoup de réserve.

Parti le 4 février de sa hacienda de *Manga de Clavo*, Santa-Anna n'est arrivé que le 17 à Mexico, où ses partisans lui avaient préparé une entrée triomphale. Pendant ce voyage, et malgré le commencement des nouvelles négociations, les forfanteries mexicaines n'ont pas cessé.

Le 14 février, le congrès, qui venait d'apprendre de la bouche de M. de Gorostiza les propositions d'intercession de la Grande-Bretagne, a décrété les récompenses pour les *vainqueurs* du 5 décembre. Des médailles commémoratives seront frappées, et la première sera offerte à l'illustre général qui, malgré ses défaites, s'applique lui-même l'épithète de « *Napoléon du Nouveau monde*, » sans songer qu'il conservera peut-être ce nom comme un *sobriquet*.

La presse, même celle du gouvernement, n'est pas restée inactive non plus. — Elle a profité de son reste pour proclamer les victoires mexicaines et insulter à ses ennemis. On peut dire que le plus grand courage de la nation a brillé dans ses gazettes. Dans l'impossibilité de faire maints bulletins, comme en Espagne, la race espagnole du Mexi-

que, l'héritière sans conteste du tempérament de ses pères, a répété le combat du 5 décembre sous toutes les formes de vanterie et de mensonge. — Le *Diario*, journal du gouvernement, n'a pas eu honte de citer, comme provenant de l'amiral, une proclamation d'un style et d'un contenu si burlesques, qu'il faut vraiment toute l'impudeur de ces gens-là et toute leur confiance dans la crédulité des ignorantes populations mexicaines, pour oser avancer de pareilles sottises.

Dans le courant de février, l'amiral fatigué de toutes ces injures qui, d'ailleurs, compromettaient les négociations à venir, et qui, malgré les protestations du gouvernement, ne cessaient point, menaçait de rompre toute communication et de répondre aux injures à coups de canon. Il chargea M. Pakenham de signifier sa menace au cabinet mexicain.

Cet incident de la conversation a coupé court à la verve mexicaine. Les journaux du gouvernement, au moins, se sont montrés plus réservés de paroles. Enfin, il y a quelques jours, Santa-Anna étant arrivé à Mexico et les principales difficultés se trouvant écartées, deux plénipotentiaires ont été nommés pour venir ici conférer avec l'amiral. Ces deux plénipotentiaires sont : le ministre des relations extérieures, Gorostiza, et un général de division fort connu ici, qui a été président et qui est le plus ancien appui de la cause de l'indépendance. On le nomme Guadalupe Victoria. Depuis le départ de Santa-Anna, il est chargé du commandement général du département de la Vera-Cruz.

* Cette pièce curieuse se trouve à la page 393 de la relation.